

*Au temps de st Vincent de Paul
... et aujourd'hui*

Numéros déjà parus et disponibles

- | | |
|---|----------------------|
| 17. La prière. | 26. Le travail. |
| 18. La foi. | 27. L'argent. |
| 19. Dieu. | 28. La paix. |
| 20. Jésus-Christ. | 29. La simplicité. |
| 21. L'Évangile. | 30. L'humilité. |
| 22. La prédication. | 31. La charité |
| 23. Du catéchisme à la catéchèse. | 32. La douceur |
| 24. L'enfant. | 33. La mortification |
| 25. N° spécial Vincent de Paul 1581-1981. | |

Suite aux augmentations
**et pour ne pas alourdir les frais
des envois aux missions**

nous vous demandons de bien vouloir
régler votre abonnement à 35 F

Ce cahier termine votre abonnement

Pensez à le renouveler sans tarder

en tenant compte des dispositions ci-dessous

Pour toute correspondance, pour les abonnements
et réabonnements, s'adresser à

**ANIMATION VINCENTIENNE,
19, rue Pasteur
33110 LE BOUSCAT**

L'abonnement, qui comprend trois numéros par an, se fait à l'année légale (de janvier à décembre) sur la base de **35 F** (et **35 F pour les envois par avion**).

Les numéros commandés sont envoyés au prix de **12 F le cahier plus les frais d'envoi**.

C.C.P. Animation Vincentienne, Bordeaux 4.463.09 M.

Avec ce cahier, s'achève la série des numéros consacrés aux vertus recommandées par saint Vincent aux Filles de la Charité et aux Missionnaires. Nous avons suivi l'ordre proposé par saint Vincent lui-même ; nous terminons donc par **le zèle**. Mais cette vertu ne serait-elle pas, en fait, celle qui commande et oriente les autres.

Comment s'engager dans la voie de la simplicité, de l'humilité, de la charité, de la douceur, de la mortification pour le service de l'évangélisation des pauvres, sans brûler du désir de *suivre le Christ sur le chemin de la mission*, sans être passionné de Dieu, de l'Évangile à annoncer et à rendre effectif ?

N'est-ce pas, en fait, cette vertu que saint Vincent développe lorsqu'il s'adresse à sa communauté, dans la répétition d'oraison du 27 novembre 1657 :

« Voyez-vous, nous nous pouvons considérer comme les pères. La Compagnie est encore dans son berceau ; elle ne fait que naître... Et ceux qui seront après nous dans trois ou quatre cents ans nous regarderont comme leurs pères... O Messieurs, cela étant, quel exemple ne devons nous point laisser à nos successeurs, à nos enfants, puisque le bien qu'ils feront dépend en quelque façon de celui que nous pratiquerons !... Quelle consolation, quelle joie n'aurons-nous point lorsqu'il plaira à Dieu nous faire voir la Compagnie qui fera bien, qui foisonnera en bonnes œuvres, qui observera fidèlement et exactement les règles, sera dans la pratique des vertus qui composent son esprit, des bons exemples que nous leur auront donnés ! Or sus, donnons-nous donc à Dieu tout de bon, travaillons, travaillons, allons assister les pauvres gens des champs qui attendent après nous ». (XI, 443-444)

Si le zèle, le travail, l'ardeur pour le service et la Mission étaient essentiels au temps de saint Vincent, n'en est-il pas de même pour « ceux qui viendront trois ou quatre cents ans après », pour nous aujourd'hui ?

Ce que saint Vincent nous livre à propos de cette vertu nous interroge sur *notre propre engagement* dans le service de l'évangélisation des pauvres.

Le 4 septembre 1984, le Père André Jarlan a payé de sa vie son « zèle missionnaire ». Quel prix payons-nous *avec* et *pour* les pauvres, pour évangéliser par parole et par œuvre ?

« *Il ne suffit pas d'aimer Dieu si mon prochain ne l'aime* »

(XII, 262)

Le zèle de ta maison...

PRESENTATION D'ENSEMBLE DU THEME

Dans le *livre de l'Apocalypse* (III, 15), le Témoin fidèle fait à l'Ange de Laodicée, ce reproche : « Puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche ».

Ceux qui, **au XVI^e siècle**, brûlaient d'une ardeur sauvage pour la cause de Dieu, ces « enragés de Dieu » comme les appelle dans le titre de son livre un auteur récent, ne méritaient certes pas le reproche de tiédeur, mais bien plutôt celui de fanatisme. Sous prétexte de religion, les guerres civiles du XVI^e siècle firent, chez nous, des milliers de victimes et mirent en péril l'existence même de la France. Ce zèle furieux tenait plus de la passion politique que des intérêts de la religion : tenir l'épée d'une main et la croix ou la bible de l'autre, n'avait rien de spécialement évangélique !

La paix revenue, cette passion homicide pour les choses de Dieu retomba et fit place, chez beaucoup, à l'indifférence. Mis à part quelques âmes d'élite, la plupart des gens d'Eglise cherchaient leur tranquillité et leur intérêt dans le service du Seigneur : ils voulaient bien sûr, gagner le ciel, mais sans pour autant perdre la terre !

Au moment où **le jeune Vincent** revient de Périgueux, où il est allé recevoir l'ordination sacerdotale, il est encore bien soucieux de son avenir et de sa carrière dans l'Église, beaucoup plus que de l'extension du royaume de Dieu. Les mécomptes, les espoirs déçus, les épreuves même ne le feront pas changer de cap au cours des années suivantes. Cependant en l'année **1617**, lors de deux expériences décisives, *il découvre des visages de la pauvreté* spirituelle et matérielle dont le souvenir ne le quittera plus. Peu après, en **1618 et 1619**, il rencontre, à Paris, François de Sales, regardé déjà comme un saint, lui dont le zèle apostolique a ramené à la foi catholique la population du Chablais.

M. Vincent commence alors lui-même à se lancer, avec l'aide de quelques prêtres de bonne volonté, dans l'évangélisation des villages de la région parisienne. Il le fait avec un tel entrain que c'est pour lui un crève-cœur, raconte-t-il, de devoir rentrer à Paris, quitter le champ de bataille furtivement le soir comme un vaincu, alors que tant d'âmes l'attendent encore.

Le feu que quelques pauvres ont allumé dans son cœur, au cours de l'année **1617**, va se répandre dans sa vie et gagner autour de lui comme un incendie : il voudrait « *mettre ce feu divin par tout le monde* ».

Il enrage de voir, dans les villes, tant de religieux inutiles, se complaire dans une oisiveté consacrée.

Il communique le zèle, qui désormais le dévore, à ses compagnons d'apostolat. Il leur avouera un jour que, pour lui, le vrai missionnaire lui paraît être celui que consume un zèle apostolique tel, qu'il en vient à mourir d'épuisement derrière une haie.

Il ne manque pas d'exemples à citer :

— celui des missionnaires de Gênes, tous morts à la tâche au service des pestiférés, autour de leur supérieur M. Blatiron ;

— celui des missionnaires d'Alger, qui n'en peuvent plus, écrasés de travail au service des esclaves chrétiens ;

— le zèle des volontaires pour Madagascar, enflammé à l'exemple des Nacquart et des Bourdaise, et nullement ralenti pendant 30 ans par les échecs et les morts : voilà de vrais missionnaires !

Par contre, M. Vincent n'a pas d'images assez mordantes pour fouetter la paresse, l'esprit de « faitardise » de ceux qui ne méritent que les noms de « poules mouillées », de « carcasses de missionnaires », de « limaçons », dont toute l'énergie ne va qu'à se renfermer en leur coquille. Tout vieux qu'il est, et il approche de 80 ans, il se dit prêt encore à partir au loin pour annoncer l'évangile.

Mais, **M. Vincent ne veut absolument pas d'un zèle indiscret.** Il reprend fermement un de ses confrères, M. Escart, qui veut trop en faire et se permet de taxer les autres de lâcheté et de sensualité : « *C'est l'esprit malin qui inspire les zèles moins discrets et tout ce qui choque le respect, l'estime et la charité* ». (II, 72)

A ses confrères qui travaillent à Sedan, ville en partie protestante, il conseille beaucoup de prudence, et il leur demande de réduire leur zèle aux choses de leur vocation, sans aller se mêler d'affaires temporelles en résistant surtout à la tentation d'intervenir dans les procès. (II, 447-450)

Le **zèle missionnaire** que saint Vincent a insufflé à ses disciples, continuera à les animer au cours des siècles, et les portera aux premiers rangs du combat apostolique.

Sans parler des plus illustres, que l'Eglise a déjà mis sur les autels, qu'il nous suffise d'évoquer :

— un Jean le Vacher, martyr de son dévouement au service des captifs d'Alger ;

— un Pedrini, qui mettra huit ans pour arriver en Chine ;

— un De Andreis, fondateur de la Compagnie aux U.S.A. ;

— un Durando, dont l'énergie réorganisera la province de Turin ;

— un Dom Viçoso, dont la sainteté éclaira l'église brésilienne au siècle dernier ;

— un Mgr Gnidovech, un saint de vitrail du Moyen-Age, dans la Yougoslavie du XX^e siècle ;

— une sœur Rosalie, au milieu des pauvres de son quartier — et tant

d'autres « sœur Rosalie » à travers le monde : que ce soit au fond de la forêt du Zaïre ou dans les camps de réfugiés en Thaïlande.

Aujourd'hui encore, le bouillonnement d'initiatives qui surgissent de tous côtés, dans l'Eglise, nous prouve que le zèle apostolique n'est pas mort et que le feu, allumé par le Christ, continue à brûler.

Mais *la sagesse et la pondération* de M. Vincent nous sont plus nécessaires que jamais. C'est bien, en effet, à l'avènement du royaume de Dieu qu'il s'agit de travailler, et non pas au lever de rideau sur un « grand soir » préparé par la lutte des classes, ni au retour d'une théocratie dont les intégrismes des diverses religions nous donnent un avant-goût acide : « *le bon vin devient facilement vinaigre* ».

Ce serait revenir à la tentation de toujours, consistant à mêler le politique au religieux, et négliger la ferme consigne de M. Vincent à Guillaume Gallais :

« Il n'est pas expédient, Monsieur, que nous nous mêlions des affaires séculières quelque rapport qu'elles aient aux choses spirituelles »

(II, 446)

Le zèle aujourd'hui

TEXTES CONTEMPORAINS

Prendre des risques

Prendre des risques, ce peut être d'abord secouer la torpeur de l'Eglise. Et nous savons par expérience que celle-ci est grande : elle est d'abord en nous. Selon une parole de saint Paul revue et corrigée : « Maintenant, ces trois réalités demeurent, la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois, c'est le statu quo. »

Bruno CHENU,

L'Eglise au cœur, p. 116.

Disciples et prophètes (Le Centurion), 1982

Amour de Dieu, engagement et action

Plus profondément la foi en Jésus-Christ appelle la logique et les exigences de l'amour. Celles-ci se traduisent en termes de partage de vie, des projets, de l'action de celui que l'on aime. « Malheur à moi si je n'évangélise pas » (1 Co 9, 16) devient alors une traduction pour l'action de : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20), car le

Saint-Vincent et le zèle

Dans la conférence du 22 août 1659 sur les cinq vertus fondamentales du missionnaire, saint Vincent disait à propos du zèle : « **Y a-t-il rien au monde de plus parfait ?** Si l'amour de Dieu est un feu, le zèle en est la flamme ; si l'amour est un soleil, le zèle en est le rayon. Le zèle est ce qui est de plus pur dans l'amour de Dieu. » Et il ajoutait : « Mettons la main à la conscience... **sentons-nous cela ?** Si nous le sentons, oh ! quel bonheur ! Si nous ne le sentons pas... disons que nous ne sommes pas missionnaires, car les vrais missionnaires sont simples, humbles, mortifiés, et **pleins d'ARDEUR pour travailler.** » [XII, 307-308]

De ce texte, on peut déjà dégager deux évidences :

— La première : que dans la « hiérarchie vincentienne », le zèle occupe une très bonne place : « Y a-t-il rien au monde de plus parfait ?... C'est ce qu'il y a de plus pur dans l'amour de Dieu. »

— La seconde : que saint Vincent est, comme toujours, concret et s'il compare le zèle et la flamme au rayon du soleil, il en arrive sans tarder à une définition plus « pratique » : l'ardeur au travail.

On peut enfin remarquer l'expression « Sentons-nous cela ? Si nous le sentons, oh ! quel bonheur ! Si nous le sentons pas ...! » C'est là encore une caractéristique du zèle, selon saint Vincent. Il ne s'agit pas d'une conviction froide et déterminée, mais d'une chaleur, d'un enthousiasme qui doit être communicatif.

Cette façon de concevoir le zèle semble profondément enracinée dans l'expérience même de saint Vincent. **Avant 1617**, il a bien connu ce qu'il appelle « l'insensibilité », et aussi « les aises » et l'oisiveté. **Folleville et Châtillon** ont libéré son zèle pour l'évangélisation des pauvres. Mais ce sont sans doute **les Missions lointaines** qui lui procureront l'occasion d'exprimer le meilleur de cette vertu, qui fait le vrai missionnaire.

1. L'INSENSIBILITE

Dans tous les textes qui vont suivre, il est possible de retrouver comme **l'écho d'une expérience** douloureuse et féconde.

« **Comme il ne prêchait ni ne catéchisait** »

« **J'ai connu un célèbre docteur, lequel avait longtemps défendu la foi catholique contre les hérétiques, en la qualité de théologal, qu'il avait tenue dans un diocèse. La défunte reine Marguerite l'ayant appelé**

auprès de soi, pour sa science et pour sa piété, il fut obligé de quitter ses emplois ; et *comme il ne prêchait, ni ne catéchisait plus, il se trouva assailli*, dans le repos où il était, d'une rude tentation contre la foi. Ce qui nous apprend, en passant, combien il est dangereux de se tenir dans *l'oisiveté, soit du corps, soit de l'esprit* : car, comme une terre, quelque bonne qu'elle puisse être, si néanmoins elle est laissée quelque temps en friche, produit incontinent des chardons et des épines, aussi notre âme *ne peut pas se tenir longtemps en repos et en oisiveté*, qu'elle ne ressente quelques passions ou tentations qui la portent au mal. » [XI, 32-33]

« Insensibilité, mes frères, insensibilité »

« On va à l'église pour y prier, chanter, dire la messe et faire les autres fonctions ecclésiastiques, mais toutes ces fonctions se font *sans sentiment, sans goût, sans dévotion*. Quelle est la cause de cette insensibilité ? Nous n'avons pas pratiqué les cérémonies selon leur fin, qui est d'exciter les peuples à la dévotion. Quand nous frappons notre poitrine à la messe, cela ne nous excite pas. *Insensibilité, mes frères, insensibilité ! Ayons ce zèle d'édifier le peuple*, lui faisant voir comment il faut traiter la parole de Dieu, en la traitant nous-mêmes comme il faut ; car, croyez-moi, il se porte avec respect à l'église et fait état de la parole de Dieu, s'il voit que nous l'estimons nous-mêmes. Ah ! mes frères, si nous sommes fidèles à faire les cérémonies et les prières, nous recevrons de Dieu cette sensibilité, qui fera que l'on s'animerait les uns les autres à la dévotion et que l'on goûterait avec plaisir ces cérémonies ; mais, au contraire, si l'on n'a pas cette sensibilité, on mésédifiera le prochain. »

« *L'insensibilité* encore fait que nous ne sommes point touchés des misères corporelles et spirituelles du prochain ; on n'a point de charité, on n'a point de zèle, on ne sent point les offenses contre Dieu. Eh ! ne soyons pas de ces missionnaires non zélés. Si on les envoie en mission, on y va ; s'il faut faire les ordinands, on les fait ; les exercitants, tout de même ; mais comment fait-on cela ? *Où est le zèle ? Ce zèle est combattu par l'insensibilité.* » [XII, 320-321]

« On cherche l'ombre »

« On cherche l'ombre ; on ne voudrait pas sortir au soleil ; *nous aimons si fort nos aises !* En mission du moins on est dans l'église à couvert des injures du temps, de l'ardeur du soleil, de la pluie, auxquelles ces pauvres gens sont exposés. Et nous crions à l'aide si l'on nous donne un tant soit peu plus d'occupation qu'à l'ordinaire. Ma chambre, mes livres, ma messe ! Encore pour cela, baste ! *Est-ce là être missionnaire, d'avoir toutes ses aises ?* » [XI, 201]

« M. Duval, grand docteur de l'Eglise, disait qu'un ecclésiastique doit avoir plus de besogne qu'il n'en peut faire ; car, dès que la faitardise (fainéantise !) et l'oisiveté s'emparent d'un ecclésiastique, tous les vices accourent de tous côtés : tentations d'impureté et tant d'autres ! Oserai-je dire ?... Il y faut penser ; cela se présentera peut-être quelque autre fois. O Sauveur, ô mon bon Sauveur, plaise à votre divine bonté délivrer la Mission de cet esprit de faitardise, de recherche de ses propres aises, *et lui donner un zèle ardent pour votre gloire, qui fera embrasser tout avec joie* et qui ne lui fasse jamais refuser l'occasion de vous servir ! » [XI, 202]

« **J'estime que c'est une langueur de la volonté** »

« Pour guérir votre mal, il le faut connaître. Pour moi, j'estime que *c'est une langueur de la volonté et une paresse de l'esprit* pour les choses que Dieu demande de vous. De cela je ne m'en étonne pas, parce que naturellement tous les hommes sont en cet état. Et si vous me demandez : d'où vient donc la différence qui est entre eux, les uns étant fervents et les autres lâches ? Je réponds que ceux-là passent par-dessus les répugnances de la nature, et que ceux-ci ne s'efforcent pas assez de les surmonter ; que les premiers sont en paix, n'ayant pas le cœur partagé, pour l'avoir donné à Dieu, et que les autres sont dans l'inquiétude, à cause que, en voulant aimer Dieu, ils ne laissent pas d'aimer d'autres choses hors de Dieu ; et ces choses-là sont les aises du corps, qui rendent l'âme pesante à la pratique des vertus. *C'est ce qui engendre et qui nourrit la paresse, qui est le vice des ecclésiastiques. C'est l'état que Dieu a le plus en horreur. Oui, la tiédeur est un état de damnation.* » [VIII, 111-112]

2. LE BONHEUR D'EVANGELISER

Après la révélation de Folleville-Châtillon, saint Vincent expérimente **la joie qu'il y a d'évangéliser les pauvres**, quelles que soient les fatigues et les épreuves. Le zèle pour lui, est en quelque sorte **la joie du partage** : « Quel bonheur Messieurs, quel bonheur ! Faire ce pour quoi Notre-Seigneur est venu. » [XII, 4]

« **Il ne me suffit pas d'aimer Dieu** »

« **Donnez-moi un homme qui aime Dieu seulement, une âme élevée en contemplation que ne réfléchit point sur ses frères, oh ! cette per-**

sonne, trouvant goût très agréable dans cette manière d'aimer Dieu, qui lui paraît uniquement aimable, s'arrête à savourer cette source infinie de douceur. Et en voilà un autre qui aime le prochain, pour grossier et rude qu'il soit, mais qui l'aime pour l'amour de Dieu. *Quel est, je vous prie, de ces amours le plus pur et le moins intéressé ? Sans doute que c'est le second*, et ainsi il accomplit la loi plus parfaitement. Il aime Dieu et le prochain ; que peut-il faire davantage ? Le premier n'aime que Dieu, mais l'autre aime tous les deux. Nous devons bien nous donner à Dieu pour imprimer ces vérités en nos âmes, pour diriger notre vie selon cet esprit et pour faire les œuvres de cet amour. Il n'y a gens au monde plus obligés à cela que nous sommes, ni de communauté qui doive être plus appliquée à l'exercice extérieur d'une charité cordiale.

Et pourquoi ? C'est que Dieu a suscité cette petite Compagnie, comme toutes les autres, pour son amour et son bon plaisir. Toutes tendent à l'aimer, mais elles l'aiment diversement : les Chartreux par la solitude, les Capucins par la pauvreté, d'autres par le chant de ses louanges ; et nous autres, mes frères, *si nous avons de l'amour, nous le devons montrer en portant les peuples à aimer Dieu et le prochain*, à aimer le prochain pour Dieu et Dieu pour le prochain. Nous sommes choisis de Dieu comme instruments de son immense et paternelle charité, qui se veut établir et dilater dans les âmes. Ah ! si nous savions ce que c'est que cette sainte application ! Nous ne le verrons jamais bien en cette vie ; car, si nous le voyions, oh ! que nous agirions d'une autre sorte, au moins moi, misérable !

Notre vocation est donc d'aller, non en une paroisse, ni seulement en un évêché, mais par toute la terre ; et quoi faire ? *Embraser les cœurs des hommes*, faire ce que le Fils de Dieu a fait, lui qui est venu mettre le feu au monde afin de l'enflammer de son amour. Qu'avons-nous à vouloir, sinon qu'il brûle et qu'il consume tout ? Mes chers frères, faisons réflexion à cela, s'il vous plaît. Il est donc vrai que je suis envoyé, non seulement pour aimer Dieu, mais pour le faire aimer. *Il ne suffit pas d'aimer Dieu, si mon prochain ne l'aime.* »

[XII, 261-262]

« Travaillons, travaillons »

« Quand vous autres, Messieurs, voulez appuyer quelque passage qui est dans quelque Père des premiers siècles, vous dites : « Ce passage est rapporté par un tel Père, qui vivait dans le premier siècle, un tel Père de l'Eglise, qui vivait dans les premiers siècles. » Voilà comme l'on dit. De même en dira-t-on de ceux qui sont à présent dans la Compagnie : « Du temps des premiers prêtres de la Mission on faisait cela ; ils faisaient cela ; telles et telles vertus y étaient de rigueur », et ainsi du reste. » [XI, 443-444]

« O misérable que je suis, qui dis et ne fais pas ! Je dis aux autres ce qu'il faut qu'ils fassent, et moi-même je ne le pratique pas ! Priez Dieu pour moi, Messieurs, priez Dieu pour moi, mes frères, afin que je me convertisse.

Or sus donnons-nous donc à Dieu tout de bon, *travaillons, travaillons, allons assister les pauvres gens* des champs qui attendent après nous. Par la grâce de Dieu, il y a de nos maisons qui sont quasi toujours dans le travail, les unes plus, les autres moins, à cette mission, à cette autre, de ce village en cet autre, toujours travaillant, par la miséricorde de Dieu. » [XI, 444-445]

« Combien le zèle est grand, en ces pauvres filles »

« La reine a écrit à Mademoiselle Le Gras et à moi, afin d'en envoyer (d'autres filles de villages) à Calais pour assister ces pauvres gens, et c'est ce que l'on va faire. Quatre s'en vont partir aujourd'hui pour cela. Une de ces pauvres filles, âgée d'environ cinquante ans, me vint trouver vendredi dernier à l'Hôtel-Dieu, où j'étais, pour me dire qu'elle avait appris que deux de ses sœurs étaient mortes à Calais et qu'elle venait s'offrir à moi pour y être envoyée à leur place, si je l'avais agréable. Je lui dis : « Ma sœur, j'y penserai. » Et hier, elle vint ici pour savoir la réponse que j'avais à lui faire. *Voyez, mes frères, combien le zèle est grand en ces pauvres filles* de s'offrir de la sorte ! S'offrir pour aller exposer leur vie comme des victimes, pour l'amour de Jésus-Christ et le bien du prochain, cela n'est-il pas admirable ? Pour moi, je ne sais que dire à cela, sinon que *ces pauvres filles seront nos juges au jour du jugement* ; oui, mes frères, ces filles seront nos juges au jugement de Dieu si nous ne sommes disposés, comme elles, à exposer nos vies pour Dieu. Et qui n'en est point encore venu là, croyez-moi, on peut dire que celui-là est encore éloigné de la perfection.

O misérable que je suis, qui ne sens point, ou du moins qui sens si peu de disposition et d'attrait à cet éminent degré de vertu, que ne dois-je point craindre, mes frères ! Que ne dois-je point craindre ! Et que ne doivent pas craindre avec moi ceux de la Compagnie de la Mission qui sont en ce même état, qui ne sentent point en eux cette disposition, qui est, voyez-vous, un des plus éminents degrés intérieurs que l'on puisse avoir, oui, le plus éminent ! C'est pourquoi ceux qui ne se trouvent pas en cet état, doivent incessamment demander à Dieu de les y mettre, c'est-à-dire en cette disposition d'être tout prêts à donner leur vie pour Jésus-Christ. » [XII, 40-41]

3. « CE CŒUR QUI NOUS FASSE ALLER PARTOUT »

Dès qu'il évoque la disponibilité, et surtout pour les missions lointaines, le zèle de saint Vincent semble s'enflammer. Les missionnaires de Gênes, de Pologne, de « Barbarie », de Madagascar surtout, deviennent exemplaires dans la Mission, et souvent il adjure sa communauté, de ne jamais céder dans l'avenir, à ce qu'il appelle « la lâcheté » — « Qu'importe ! notre vocation est : *Evangelizare pauperibus.* » [XII, 90]

« Voilà de vrais missionnaires »

« *Nos missionnaires de Barbarie et ceux qui sont à Madagascar, qu'ont-ils souffert ? Un homme seul entreprend une galère où il y a quelque fois deux cents forçats : instructions, confessions générales aux sains, aux malades, de jour et de nuit, pendant quinze jours ; et au bout de ce temps, il les traite, il va lui-même acheter un bœuf, il fait cuire cela ; c'est leur régal ; un homme seul fait cela !* Tantôt il s'en va dans les fermes où l'on met des esclaves, et va trouver les maîtres pour les prier de lui permettre de travailler à l'instruction de leurs pauvres esclaves ; il prend leur temps et leur fait connaître Dieu, les rend capables de participer aux sacrements, et à la fin il les traite et leur fait un petit régal. »

« *A Madagascar, dit encore M. Vincent, les missionnaires prêchent, confessent, catéchisent continuellement depuis quatre heures du matin jusqu'à dix, et depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à la nuit ; le reste du temps, c'est l'office, c'est la visite des malades. Voilà des ouvriers, voilà de vrais missionnaires !* Plaise à la bonté de Dieu nous donner cet esprit qui les anime, *un cœur grand, vaste, ample !* *Magnificat anima mea Dominum ;* il faut que notre âme magnifie, amplifie Dieu, et pour cela que Dieu amplifie notre âme, qu'il nous donne amplitude d'entendement pour connaître bien la grandeur, l'étendue de la bonté et de la puissance de Dieu ; pour connaître jusqu'où s'étend l'obligation que nous avons de le servir, de le glorifier en toutes les manières possibles ; amplitude dans la volonté pour embrasser toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu. Si nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pouvons tout avec Dieu. Oui, la Mission peut tout, parce que nous avons en nous le germe de la toute-puissance de Jésus-Christ ; c'est pourquoi nul n'est excusable sur l'impuissance ; nous aurons toujours plus de force qu'il n'en faudra, principalement dans l'occasion ; car, quand on est dans l'occasion, l'homme se sent un homme tout nouveau. » [XI, 203-204]

« Ce cœur qui nous fasse aller partout »

« Or sus, demandons à Dieu qu'il donne à la Compagnie cet esprit, ce cœur, *ce cœur qui nous fasse aller partout, ce cœur du Fils de Dieu, cœur de Notre-Seigneur, cœur de Notre-Seigneur, cœur de Notre-Seigneur*, qui nous dispose à aller comme il irait et comme il serait allé, si sa sagesse éternelle eut jugé à propos de travailler pour la conversion des nations pauvres. Il a envoyé pour cela les apôtres ; il nous envoie comme eux pour porter partout le feu. » [XI, 291]

« Ah ! Messieurs, demandons bien tous à Dieu cet esprit pour toute la Compagnie, qui nous porte partout, de sorte que, quand on verra un ou deux missionnaires, on puisse dire : « *Voilà des personnes apostoliques sur le point d'aller aux quatre coins du monde porter la parole de Dieu.* » Prions Dieu de nous accorder ce cœur ; il y en a, par la grâce de Dieu qui l'ont, et tous sont serviteurs de Dieu. Mais aller là ! O Sauveur ! n'être point arrêté, ah ! c'est quelque chose ! *Il faut que nous ayons ce cœur, tous un même cœur*, détaché de tout, que nous ayons une parfaite confiance en la miséricorde de Dieu, sans songer, s'inquiéter, perdre courage. « Aurai-je ceci en ce pays-là ? Quel moyen ? »... Ah ! Messieurs, quand nous entendrons parler de la mort glorieuse de ceux qui y sont, ô Dieu ! qui ne désirera être à leur place ? Ah ! qui ne souhaite de mourir comme eux, d'être assuré de la récompense éternelle ! O Sauveur ! y-a-t'il rien de plus souhaitable ! Ne soyons donc pas liés à ceci ou cela ; *courage ! allons où Dieu nous appelle*, il sera notre pourvoyeur, n'appréhendons rien. Or sus, Dieu soit béni ! Prions-le tous à cette intention. » [XI, 291-292]

« Et moi-même, quoique vieux et âgé »

« Voyez-vous, Messieurs et mes frères, nous devons avoir en nous cette disposition, voire ce désir, de souffrir pour Dieu et pour le prochain, de nous consumer pour cela. Oh ! que bienheureux sont ceux à qui Dieu donne ces dispositions et ces désirs ! Oui, Messieurs, il faut que nous soyons tout à Dieu et au service du public ; il faut nous donner à Dieu pour cela, *nous consumer pour cela, donner nos vies pour cela*, nous dépouiller, par manière de dire, pour le revêtir ; du moins désirer d'être dans cette disposition, si nous n'y sommes déjà ; être prêts et disposés à aller et venir où il plaira à Dieu, soit aux Indes ou ailleurs, enfin nous exposer volontiers pour le service du prochain, pour amplifier l'empire de Jésus-Christ dans les âmes. *Et moi-même, quoique vieux et âgé comme je suis*, je ne dois pas laisser d'avoir cette disposition en moi, voire même de passer aux Indes, afin d'y gagner des âmes à Dieu, encore bien que je dusse mourir par le chemin ou dans le vaisseau. » [XI, 402]

« Voilà l'antéchrist »

« Quoi ! dira un missionnaire lâche, à quoi bon tant de missions ? Aller aux Indes, aux Hébrides ! Allez, allez, cela est trop. Aux prisons, aux Enfants trouvés, au Nom-de-Jésus ! Tout cela est trop entreprendre ; il faut abandonner cela ; *vraiment quand M. Vincent sera mort*, il y aura bien du changement ; il faudra bien retrancher tous ces emplois, car autrement le moyen d'y subvenir ! Quoi ! aux Indes, aux Hébrides, aux prisons, aux Enfants trouvés, etc. ! — De sorte Messieurs, qu'il faudra dire : « Adieu les missions ; adieu les Indes ; adieu les Hébrides, les prisons, le Nom-de-Jésus, les Enfants trouvés, la Barbarie ; adieu tout cela ! » Et qui est la cause de tout ce mal ? *Un lâche, des missionnaires lâches et pleins d'amour de leur propre commodité et du repos.*

O Messieurs, ô mes frères, quand vous verrez cela, vous pourrez bien dire : adieu tous ces emplois ! Saint Jean disait : « Quand vous verrez de ces personnes parmi vous, tenez-les pour des antéchrists. » Mes frères, je vous dis de même : quand vous verrez un missionnaire lâche qui tiendra de tels discours, ou tendant à ce que l'on abandonne tous ces biens que je viens de dire, dites hardiment : « *Voilà l'antéchrist.* » *Oui, mes frères, c'est un antéchrist. Dites : « Voilà l'antéchrist qui est né, le voilà ! »* Eh quoi ! et si, la Compagnie n'étant encore que dans le berceau (car la Compagnie ne fait que de naître, elle est encore dans le berceau), si, dis-je, cela est ainsi et que néanmoins elle ait jusqu'ici, aidée de la grâce de Dieu, embrassé tant de bien si agréables à sa divine Majesté et auxquels il lui a plu donner bénédiction, à combien plus forte raison le doit-elle faire lorsqu'elle sera plus avancée en âge, qu'elle aura acquis plus de force qu'elle n'a ! Nous voyons que, si un enfant a assez de force et de courage, quoique jeune et délicat, pour entreprendre de venir à bout de quelque chose, à plus forte raison lorsqu'il est plus avancé, jusques à vingt-cinq ou trente ans. *Ainsi en doit-il être de la Compagnie de la Mission.* » [XI, 193-194]

« Notre vocation est : Evangelizare pauperibus »

« Je vous dis ces difficultés, mes frères, avant qu'elles arrivent, parce qu'il se pourra faire qu'elles arriveront. Je ne puis pas la faire longue ; *je m'en irai bientôt* ; mon âge, mes infirmités et les abominations de ma vie ne permettent pas que Dieu me souffre davantage sur la terre. Il pourra donc arriver après ma mort des esprits de contradiction et des personnes lâches... » — « Mais, mon Dieu, mais mon Seigneur, n'avez-vous pas envoyé saint Thomas aux Indes et les autres apôtres par toute la terre ? Ne les avez-vous pas chargés du soin et de la conduite de tous les peuples en général et de beaucoup de personnes et de familles en particulier ? *N'importe ; notre vocation est : Evangelizare pauperibus.* » [XII, 89-90]

Christ n'existe pas autrement que missionnaire, envoyé du Père, pour donner l'Évangile aux hommes. Ressuscité, il vit et poursuit cette mission dans le présent de l'histoire, pour le monde, dans et par son corps qui est l'Église. La nécessité de l'Évangélisation n'est plus dès lors considérée ici avant tout en regard du salut des hommes, mais elle repose sur une motivation proprement mystique : celle d'un amour avec Dieu, en Jésus-Christ, dont les conséquences immédiates s'expriment en termes de partage de vie et, par là, de communion de destin, d'engagement et d'action.

Michel DAGRAS,
Théologie de l'Évangélisation, p. 134. Desclée, 1976

La mission comme itinéraire mystique

Nous redécouvrons que nous ne sommes pas possesseurs, mais chercheurs de Dieu... Dieu est cherché dans l'obscurité et les contradictions du quotidien, dans la voie commune des hommes. C'est là qu'on apprend cette disponibilité de plus en plus grande qui caractérise la « passivité » du mystique. Si la vie selon l'Esprit est la vie de charité, Dieu est à chercher dans le visage inconnu des hommes qui remettent en question nos savoirs et nos pouvoirs, et nous appellent à des imprévus de foi, d'espérance et d'amour. Le dépassement auquel nous provoque l'appel de Dieu n'est pas une sortie hors du temps, vers un monde « spirituel » sans visage où l'on risque toujours l'illusion. La véritable recherche mystique de Dieu n'échappe pas à tout « contrôle » critique ; elle demeure marquée par une certaine « folie », mais c'est celle de la charité qui a sa rigueur propre et dont on peut discerner les fruits.

En allant au-delà de ses frontières, l'Église missionnaire témoigne de sa foi en Celui qui est plus grand qu'elle et qu'elle ne recherche pas « au-delà » du monde, mais dans l'histoire même. Le mystère du Dieu Amour se révèle davantage lorsque, guidés par l'Esprit, les chrétiens acceptent de se perdre en s'ouvrant aux autres et en se mettant à leur service. C'est là qu'ils espèrent trouver davantage la richesse de la Promesse et de l'appel du Père, selon la logique du mystère pascal.

Le Dieu caché est le Dieu de la croix de Jésus, qui se révèle comme Libérateur lorsque nous acceptons de mourir à nous-mêmes pour que les autres vivent. La spiritualité missionnaire a toujours mis l'accent sur l'esprit de sacrifice. Il apparaît mieux aujourd'hui qu'il s'agit moins de sacrifices périphériques — encore que sérieux (climat, dépaysement, surmenage) — ou de sacrifices « pour les missions », que du sacrifice fondamental et quotidien que constituent les exigences compromettantes du service des pauvres, le respect de l'étranger, la patience devant le cheminement d'autrui.

Pierre SCHOUVER,
L'Église et la mission, p. 140-142.
Croire et comprendre (Le Centurion)

Avec la ferveur des saints

Notre époque connaît également de nombreux obstacles, parmi lesquels Nous nous contenterons de mentionner le manque de ferveur. Il est d'autant plus grave qu'il vient du dedans ; il se manifeste dans la fatigue et le désenchantement, la routine et le désintérêt, et surtout le manque de joie et d'espérance. Nous exhortons donc tous ceux qui ont à quelque titre et à quelque échelon la tâche d'évangéliser à alimenter en eux la ferveur de l'esprit.

Cette ferveur exige tout d'abord que nous sachions nous soustraire aux alibis qui peuvent nous détourner de l'évangélisation. Les plus insidieux sont certainement ceux pour lesquels l'on prétend trouver appui dans tel ou tel enseignement du Concile.

C'est ainsi qu'on entend dire trop souvent, sous diverses formes : imposer une vérité, fût-elle celle de l'Évangile, imposer une voie, fût-elle celle du salut, ne peut être qu'une violence à la liberté religieuse... Ce serait certes une erreur d'imposer quoi que ce soit à la conscience de nos frères. Mais c'est tout autre chose de proposer à cette conscience la vérité évangélique et le salut en Jésus-Christ en pleine clarté et dans le respect absolu des options libres qu'elle fera... Est-ce donc un crime contre la liberté d'autrui que de proclamer dans la joie une Bonne Nouvelle que l'on vient d'apprendre par la miséricorde du Seigneur...

Cette façon respectueuse de proposer le Christ et son Royaume, plus qu'un droit, est un devoir de l'évangélisateur. Et c'est aussi un droit des hommes, ses frères, de recevoir de lui l'annonce de la Bonne Nouvelle du salut. Ce salut, Dieu peut l'accomplir en qui Il veut par des voies extraordinaires que lui seul connaît. Et cependant, si son Fils est venu, ce fut précisément pour nous révéler, par sa parole et par sa vie, les chemins ordinaires du salut. Et il nous a ordonné de transmettre aux autres cette révélation avec la même autorité que lui...

Gardons donc la ferveur de l'esprit. Gardons la douce et réconfortante joie d'évangéliser, même lorsque c'est dans les larmes qu'il faut semer. Que ce soit pour nous — comme pour Jean-Baptiste, pour Pierre et Paul, pour les autres Apôtres, pour une multitude d'admirables évangélisateurs tout au long de l'histoire de l'Église — un élan intérieur que personne ni rien ne saurait éteindre. Que ce soit la grande joie de nos vies données. Et que le monde de notre temps qui cherche, tantôt dans l'angoisse, tantôt dans l'espérance, puisse recevoir la Bonne Nouvelle, non d'évangélisateurs tristes et découragés, impatients ou anxieux, mais de ministres de l'Évangile dont la vie rayonne de ferveur, qui ont les premiers reçu en eux la joie du Christ, et qui acceptent de jouer leur vie pour que le Royaume soit annoncé et l'Église implantée au cœur du monde.

L'évangélisation dans le monde moderne, n° 80.

Exhortation de Paul VI

André Jarlan : le témoignage du sang

En 1981, André a 40 ans. Grâce aux militants ouvriers, à l'A.C.O., il a découvert que la classe ouvrière est une et internationale : « En révision de vie, nous avons toujours eu le souci que l'A.C.O. du diocèse garde le cap international par le renvoi aux organisations ouvrières, à ce qu'elles nous font vivre de l'international. »

André se déclara disponible pour servir l'Eglise dans la classe ouvrière en Amérique latine. Son premier projet d'aller au Mexique ne se réalisera pas. C'est au Chili qu'il sera appelé. Sa réponse a été mûrement réfléchie avec les copains.

L'Internationale au cœur

« J'ai eu souvent une question : Qu'est-ce que tu retiens comme attitude fondamentale valable en quelque situation que ce soit (en Aveyron ou en Amérique latine) ?

Nous n'avons pas le choix de prendre en compte la dimension internationale de la vie et de l'action ouvrières, de tous les problèmes humains, de la vie de l'Eglise et aussi l'appel de Dieu à toute l'humanité.

Pour ce qui est de la classe ouvrière, il me semble que le plus important est que la conscience de classe éclaire toutes choses. Depuis que j'étudie ce projet, j'ai davantage la hantise de la masse des travailleurs et du partage avec eux et de la masse de la jeunesse ouvrière. Je découvre un Dieu toujours plus grand ; je me sens davantage engagé sur les orientations les plus fondamentales des mouvements et de l'Eglise. »

André effectue alors un stage à Louvain (Belgique) pour apprendre l'espagnol et se familiariser avec l'Amérique latine.

« Le 21 novembre 1982, j'ai participé, à Bruxelles, à la célébration du centenaire de la naissance de Cardijn, le fondateur de la J.O.C. Ce fut pour moi une très grande joie. A la messe, j'ai vu un des visages de l'universalité de l'Eglise. Je me souviendrai longtemps du baiser de paix échangé avec Angelina, Brésilienne, avec les permanents de la J.O.C. internationale et Mathias, Indien, aumônier, avec Toubio, Indien de Bolivie, etc.

On sentait un profond souffle d'Évangile à l'échelle du monde. Je me suis fait une remarque... au moment de partir. Quelle que soit l'importance de l'Amérique latine aujourd'hui, n'oublions pas que les masses de l'humanité actuelle sont en Asie et que la seule Chine représente quatre fois la population de toute l'Amérique latine.

Ils nous font vivre, ceux qui offrent leur vie

Dans la première lettre adressée depuis le Chili à ses amis, André raconte la vie du peuple : les salaires de misère, les prix, le chômage, l'inflation.

Et puis André s'efface, il choisit de donner la parole à la communauté chrétienne de son quartier qui invite tous les travailleurs à se retrouver pour célébrer le 1^{er} mai (1983). *Témoignage* de novembre 1983 a cité ce texte intégralement (page 16).

Ce texte, il faut le retrouver et le relire... en équipe pourquoi pas ?
« Nous voulons présenter au Christ ce que nous vivions comme souffrance et espérance avec notre classe ouvrière.

Nous serons unis à tous nos frères de classe qui, croyants ou non, luttent de manière désintéressée pour le rétablissement de la justice pour les pauvres de notre patrie...

Ils nous font vivre ceux qui sacrifient leur propre bonheur pour le bonheur des autres, ceux qui offrent leur propre vie. »

Ce sacrifice, André l'a accompli lui-même, ce 4 septembre 1984 !

Ce sont nos frères qu'on assassine

Depuis son arrivée au Chili, au printemps 1983, les protestas se sont succédé de mois en mois. Alors que la détermination des travailleurs et de la population s'exprime de plus en plus fort, la répression se fait plus féroce.

La vie d'André et son camarade prêtre Pierre Dubois est exposée. Ils le savent. Ils ne reculent devant rien pour défendre leur peuple de la Victoria contre les incessantes provocations de la police.

« Le vendredi 9 septembre 1983 », nous écrit André « le quartier a connu l'après-midi et la soirée les plus dures. Cinq bus de carabiniers appuyés par cinq auto-mitrailleuses sont venus mettre de l'ordre. Il y a eu 90 blessés : 39 par balles, 7 par plombs de chasse, 8 traumatismes crâniens, fractures, brûlures... 8 ont été déshabillés. Les carabiniers n'arrêtaient pas leurs coups devant les bébés dans les bras de leur mère. »

Depuis le début des protestas, plus de 200 Chiliens ont trouvé la mort. Ils sont tous nos frères qu'on assassine.

ACTION CATHOLIQUE OUVRIÈRE,
Témoignage, n° 330, sept.-oct. 1984.

Mieux que tout questionnaire sur *le zèle*, le témoignage d'André Jarlan nous interroge comme — au temps de saint Vincent — les Nacquart, Bourdaise... etc.

**« Pour un missionnaire qui a donné sa vie par charité,
la bonté de Dieu en suscitera plusieurs
qui feront le bien qu'il aura laissé à faire »**

Bibliographie

L'évangélisation dans le monde moderne ; exhortation de Paul VI ; Cahiers de l'actualité religieuse et sociale, n° 113.

Théologie de l'évangélisation, par Michel Dagrass ; Desclée 1976.

Christus, n° 40 ; le devoir missionnaire.

Documents de l'assemblée plénière des évêques de France :

Nouveaux chemins pour la mission, 1980

L'Église que Dieu envoie, 1981

Mission sans frontières, 1982

Avancer sur la route de la mission en France, 1983

Faire Église avec les travailleurs, n° 2 ; sessions nationales du GREPO, Chartres 1982

L'Église et la mission, par Pierre Schouver ; col. Croire et comprendre, Centurion 1985

Audace de la liberté

Une comparaison me vient ici à l'esprit, celle du nageur. Pour nager, il ne faut pas hésiter à s'engager totalement dans l'eau, à s'y plonger, à lâcher les amarres. Mais il ne faut pas sombrer. Il faut garder le contact avec l'air libre pour respirer. Telle est la condition de l'homme libre : il est totalement plongé dans le monde, mais il garde le nez dehors. A cette condition seulement son action peut être humaine et lucide. Telle est aussi la condition du chrétien, « qui est du monde comme n'en étant pas »... C'est la restauration et l'instauration, dans le Christ, d'un authentique rapport avec Dieu, qui seules sont capables, en définitive, de libérer véritablement l'homme. Encore faut-il que le chrétien, avec le courage qu'imposent les situations difficiles, commence par être cet homme libre, et qu'il le soit déjà dans sa propre Église, sans rejet comme sans idolâtrie des siens, ni même de l'autorité, et sans travestir l'Évangile en idéologie. L'audace de la liberté est peut-être la plus rare. Elle est aussi la plus nécessaire.

Pierre ANTOINE, S.J.

La morale à l'épreuve de l'action.

Sup. à Vie Chrétienne, mars 1970, n° 125.

**Nous devons courir aux besoins spirituels de notre
prochain comme au feu.**

(XI, 31)

**Il y a deux choses à considérer, à savoir
non seulement de faire le bien,
mais ce bien-là, de le bien faire**

(XI, 442)

**Si l'amour de Dieu est un feu,
le zèle en est la flamme ;
si l'amour est un soleil,
le zèle en est le rayon.
Le zèle est ce qui est le plus pur dans l'amour de Dieu.**

(XII, 307)

ISBN 2-902224-18-4.

eugue, 33000 Bordeaux. N° impr. 4376. 4^e trim. 1984